Une foi n'est pas coutume… Des problèmes sociaux à la question religieuse chez les écrivaines camerounaises sur Seine

Daniel S. LARANGÉ[1]

Abstract : In Africa, religion is everywhere. The Westernization of the continent, after the decolonization, increased secularization of the ruling class and led the rest of the society to a global syncretism. Cameroonian women writers living in France write for the Western market and denounce a return of the religious against the globalization of the world, advocating a social conception of the spiritual as a religioCity. The consumerism based on desire and the postmodernism deploying an apocalyptic eschatology determine the economy to use a theological, even mystical, speech, which takes no more account of humanity, but only of the functioning of Finance, by dint of speculation and mortgages. Then the economical crises are the symptoms of social and spiritual diseases.
Keywords : Religiosity, feminism, post-colonialism, globalization, postmodernism, sexuality, religioCity, Mammo, Ecclesia, apocalyptical eschatology.

Le monde africain subsaharien est essentiellement religieux, même si les élites intellectuelles et politiques préfèrent minorer l'importance des croyances animistes et de la foi du petit peuple qui fait masse. Les écrivaines camerounaises (Beyala, Miano, Tchoungui, Tsobgny, Essono, etc.), formées et installées dans une France bien laïque, redécouvrent à travers l'ascèse de l'écriture francophone ancrée au cœur de Paris, et à l'ombre des clochers ou minarets de village, un rapport magique aux mots, et ce à force de décrire les injustices de la mondialisation en construction. Leurs styles déploient, face au rationalisme de rigueur dans un Occident moribond secoué par les soubresauts des crises financières, le merveilleux atavique dont la Terre a désormais besoin.

Il s'agit de redécouvrir une spiritualité pour la modernité qui s'inscrit à la fois dans la continuité et la rupture avec un passé lourd de souvenirs et d'animosité. Comment renouer avec le merveilleux et le magique à une époque où le technologique est devenu l'unique source totalitaire des valeurs

[1] Åbo Akademi, Finlande - Laboratoire CRIST de Montréal, Canada.

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

foncièrement matérialistes ?

Ainsi nous proposons-nous d'explorer le « retour du religieux », si attendu depuis Malraux dans la prose contemporaine des écrivaines franco-camerounaises. Celles-ci emploient leur art à dénoncer en priorité les maux qui rongent une société riche en paradoxes et en crises récurrentes. Une société produite par un État-spectacle mondialisé, fondée sur les noces mystiques d'Éros, de Mammon et d'Ecclésia, ouvrant de la sorte un devenir littéraire à une religion (post)moderne.

Les mots de la société

L'écrivain africain est un griot. Il entretient un rapport privilégié, voire magique, avec les mots (Thiers-Thiam, 2004 ; Chérif Keïta, 1995 : 9-29). Le rapport à la réalité est de ce fait renversé. Dans les mondes linguistiques chamito-sémitiques, le réel est directement accessible par la parole, alors que l'univers indo-européen a développé un système d'intermédiation entre l'homme et le réel à travers le jeu des représentations (Kattan, 1970 : 13-48). Dans l'imaginaire bantou notamment, dire les choses revient à influer sur le cours des événements. Toute parole est alors performative, d'une manière ou d'une autre. Dès lors, l'écrivain, qui « dit » effectivement la société, est susceptible de la changer (Nzessé et Dassi, 2008 ; Fame Ndongo, 1988). À ce titre, sa vocation est éminemment politique, qu'il le veuille ou non, et les performances stylistiques sont jusqu'à aujourd'hui très prisées de ceux qui se destinent, en Afrique, à une carrière politique. Par conséquent, l'écriture attire toujours la méfiance, là où finalement la parole proférée finit par perdre de son efficacité au contact permanent de l'acculturation occidentale. Tel est le prix à payer pour ce nouvel avatar du colonialisme qu'est le « village global » (Appadurai, [1996] 2005). En effet, la « mondialisation » ouvre l'ère apocalyptique par excellence, comme le montre Zygmunt Bauman en guise d'introduction :

> Le terme de « mondialisation » est sur toutes les lèvres ; c'est un mot utilisé de manière automatique, devenu une formule magique, un *shibboleth*, une clef qui doit permettre d'ouvrir les portes qui dissimulent la totalité des mystères présents et à venir. Pour certains, la « mondialisation » est le moyen d'arriver au bonheur, pour d'autres, elle est au contraire la cause de notre malheur. Pour tout le monde, la « mondialisation » est en tout cas le destin inévitable du monde, un processus irréversible ; c'est également un

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

> mécanisme qui nous touche tous de la même façon et avec la même force. Nous sommes tous soumis à la « mondialisation » – tous « mondialisés », c'est-à-dire que nous connaissons tous à peu près le même sort. (Bauman, [1998] 2009 : 7).

Les termes empruntés à la mystique (« *shibboleth* », « clef », « portes », « totalité des mystères », « bonheur », « force », « sort ») et relevant à la fois de la révélation « portes qui dissimulent la totalité des mystères présents et à venir » (ó άποκάλυψις) et de la fatalité, le « destin inévitable », *maktūb* (مكتوب), caractérisent cette description des effets du phénomène, plongeant ainsi l'époque dans une nouvelle atmosphère de religiosité. La mystique libère justement le religieux des chaînes des traditions, tout en rompant avec le devoir de mémoire, car la mémoire forme les racines qui relient tout individu à la terre et au ciel : se souvenir d'où l'on vient pour savoir vers où l'on va. L'oubli, ou du moins la confusion, permet de remodeler les hommes sur une série de standards ; cette standardisation de l'humain facilite la compréhension et la manipulation de la post-humanité à venir (Sloterdijk ([1999] 2000). Or c'est dans ce cadre inédit que s'inscrit aujourd'hui l'écriture littéraire, dont l'activité même rattache à la commémoration, car les souvenirs nourrissent toute écriture qui les matérialise en contrepartie. Et le *shibboleth* (, épi) symbolise ici la « justesse » du mot qui confère la capacité à se distinguer comme membre d'une élite au sein d'une masse globalisante en usant de termes appropriés.

L'écrivain a le « pouvoir » de mettre des mots sur les maux. Sa parole est consubstantielle à la réalité. De ce fait, il est la singularité qui « incarne » la collectivité. Son identité est sociale au travers de son discours et de son approche des éléments sociétaux (Ndachi Tagne, 1986). En prenant la plume, il endosse un sacerdoce sécularisé. Sa magie consiste d'abord à *animer* des êtres de papier, à leur « donner (une) vie », à les faire parler. Son art relève dès lors d'une forme d'*animisme* intellectualisé. Lecteurs et auditeurs partagent des émotions qui constituent une « communauté » dans laquelle ils se reconnaissent à divers degrés. Ainsi, la littérature met en place un système de croyances en configurant de manière diffuse des valeurs qui seront acceptées et partagées le temps de la lecture. Il en découle que la lecture prétend, selon une coutume ancestrale, dispenser une certaine « sagesse » afin que le livre soit une source de méditation pour le lecteur (Larangé, 2009).

Le privilège est alors accordé au personnage de l'écrivain, en

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

devenir ou en action. Le masque du personnage-écrivain protège, par un paradoxe de la mise en abîme, l'écrivain-écrivant, car il fait dire à son personnage ce qu'il n'ose pas énoncer directement sous peine de se compromettre. Sa position même d'écrivain est d'office suspecte, suspecte de compromis avec le système en place et celui qui l'a placé. En effet, si l'écrivain était à ce point une menace pour les institutions, il n'aurait pas eu accès au public à travers, justement, les organes du système. Or il est édité, médiatisé, voire récompensé par l'appareil qu'il dénonce comme corrompu. Pour monter sur scène, les Franco-Camerounaises dont les œuvres sont publiées à Paris et présentes dans toutes les grandes librairies de la capitale, prêtent leur voix à des femmes écrivaines de papier, le plus souvent en devenir, car la révolte qui les anime ne trouve généralement qu'une seule issue pour s'exprimer ouvertement, à savoir l'écriture. Tout un jeu de doublures est ainsi installé pour détruire le système qui les a produites.

Si l'écrivain est bien un griot en Afrique, ce rôle sacré – et quel sacré rôle ! – est accaparé par la femme africaine en Occident. Sur Seine, la voix de la femme noire porte mieux que la blanche voix de ses sœurs occidentales, dont les revendications féministes ont définitivement lassé un public finalement soumis à l'autorité patriarcale (Larangé, 2011). La souffrance sociale vécue par l'âme féminine trouve peut-être plus facilement sa consolation dans la religiosité. En effet, si la mémoire incombe aux anciens, les femmes communiquent aux enfants leur piété. La littérature féminine africaine ne cherche pas à se distinguer, comme c'est le cas des auteurs masculins, par un athéisme d'apparat, afin de se conformer aux beaux critères de la modernité occidentale. Faute d'être théologique, inscrivant la religion dans le cadre d'un discours rationnel ou rationalisant, la foi au féminin se fait mystique. Une mystique pleinement sauvage, qui ignore délibérément les principes de cohérence, et met l'emphase sur la cohésion sociale.

Car le religieux est éminemment social. La foi tisse des liens entre les membres d'une même communauté. Un phénomène de religioCité se forme dans les diasporas africaines aux marges des grandes métropoles. La religion n'a de sens qu'au travers du partage d'un destin commun dans une même cité. Telle est la conséquence du rejet, conscient ou inconscient, que ressentent les Afropéens (Miano, 2008a). Le métissage conduit au syncrétisme des croyances, sans procéder à l'effacement tant souhaité par le projet de la postmodernité. Le monde est devenu « liquide » (Bauman, 2003) et la religion s'est liquéfiée sous formes d'ersatz, de manifestations, d'extases multiples et variées (De Groot, 2008).

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

Or l'esprit reste, même lorsque l'on chasse les croyances. La narratrice dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* est difficilement identifiable. Âme ou esprit, elle est la voix qui raconte l'histoire d'Ateba. La religion s'évapore au profit du « flou » religieux qui caractérise un siècle en déliquescence : « […] la divinité n'était plus, puisque le divin était aussi mouvant qu'un film » (Beyala, [1987] 2006 : 6). C'est toute une mission messianique que l'esprit (du) narrateur est venu remplir de sa parole :

> J'attendais, je vieillissais, je m'affaiblissais. J'attendais que viennent à Moi tous les enfants d'Afrique, tous les enfants de l'univers. Je voulais qu'ils sachent comment l'homme pleure au lieu de rire, comment il parle au lieu de chanter. Je voulais qu'ils apprennent comment la confusion des valeurs, des notions, des sensations, des souvenirs avait fini par tuer l'histoire jusqu'aux origines… Je voulais… Je voulais… Et la question ne venait pas, la question n'allait pas venir, j'allais mourir dans mes vouloirs, sans avoir remonté ses sources, sans m'être levée une fois d'entre les morts…Aujourd'hui, j'en ai marre ! Ras le bol ! J'ai envie de parler… (Beyala, [1987] 2006 : 6).

Cet esprit qui ressuscite est l'esprit de l'Afrique, jeune et vieille à la fois, pleine d'espoir et d'envie, mais incapable de le formuler. L'Afrique est l'avenir de l'humanité et non plus seulement son origine. Or le syncrétisme et la synesthésie caractérisant le progrès qui avance par assimilation et intégration tuent l'origine en émasculant la paternité. La Négritude comme mouvement culturel portait déjà les fondements d'une religiosité (Bujot, 2008 : 49-53) qui se développe dans la *négrattitude* (Larangé, 2010a) et dans son expression la plus fondamentaliste, à savoir le kémitisme panafricain (Kalamba Nsapo, 2005) développé sur les travaux d'égyptologie et d'anthropologie de Cheikh Anta Diop (1923-1986) et poursuivis en philosophie (Biyogo, 2006), sujet notamment de *Tels les astres éteints* (Léonora Miano, 2008b).

L'esprit participe à l'initiation, comme lorsque la jeune Afidgi traverse la forêt chargée de signes.

> Lors de son rêve, elle apprit à écouter le silence de la nuit, le soufflement du vent sur les flancs des collines, les protestations de la rivière, les vociférations du tonnerre, les tic-tac de son propre cœur, les frémissements de son ventre. Elle s'exerça à la lecture des syllabes du tam-tam. Elle s'initia

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

> aux secrets de la chasse et de la pêche.
> Le lendemain au petit matin, après s'être promis de toujours garder en mémoire tout ce qu'elle avait vu, entendu et senti, la voyageuse était repartie. (Tsobgny, 2002 : 70).

L'homme a vocation de « chanter », faire entendre sa « voix » qui exprime son humanité, mais il est rabaissé à tenir des discours creux. C'est pourquoi l'esprit de l'Afrique, outré par le spectacle du monde, « parce que les horreurs qui déferlaient sans cesse à mes yeux m'avaient appris l'art de voir sans voir » (Beyala, [1987] 2006 : 5), décide de « prendre la parole ». Ainsi reconnaît-elle à la fin du roman :

> Mais Moi, Moi qui vous parle, j'entre dans la salle de bains, j'en ressors le lendemain lavée de mes angoisses. Même Dieu ne peut s'opposer à la volonté de la femme… Mon rôle s'achève. Il faut réintégrer la légende… Mon rôle s'achève (Beyala, [1987] 2006 : 152).

Cet esprit s'incarne dans un « corps » postmoderne : le Moi. Un Moi non plus égocentrique mais social, féminin, collectif, qui raconte l'humanité. Les mots prennent leur revanche sur le réel. Le Discours social qui retentit dans le roman africain est purifié de tout psychisme individuel : il exprime et *sex*-prime à travers tout un corp(u)s de textes, d'idées, de ressentiments. Il est alors « christique », car le règne de l'Esprit se fait attendre depuis trop longtemps, dans un monde où la lettre et l'histoire l'ont étouffé (Meinrad, 1998 : 118-122). Or cet esprit ne peut se révéler que dans la femme, la féminité, car sans elle, le temps et les générations s'éteindront (Faye, 2010). Plus exposée mais aussi plus sensible, elle côtoie au plus près les maux de la société, en ce qu'elle en souffre, et est amenée aussi à les soigner en tant que mère, épouse ou amante. Si le culte occidental et (post)moderne de l'argent se trouve à l'origine du mal, confirmant définitivement la puissance du mâle dans la violence que justifie sa lutte pour la fortune, la sexualité reste l'arme ultime à la portée du sexe faible pour agir sur la suprématie phallocrate.

Ecclesia/Mammon/Éros

Celle qui vit le plus intensément cette guerre de religions, entre argent et sexe, c'est la jeune Irène Fofo, qui cherche, comme l'indique l'étymologie de son nom, à apaiser ceux qui l'entourent en leur donnant leur

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

dose quotidienne de bonheur extatique. Elle-même est « accro » à la société de consommation, hédoniste invétérée comme tous les enfants de la postmodernité, assouvissant sa soif de propriété à travers le vol qui est autant un v*i*ol des lois (Javeau, 2007 : 77 ; Lipovetsky, 2002 : 47).

> Je m'appelle Irène. Irène Fofo. Je suis une voleuse, une kleptomane pour faire cultivé, mais là n'est pas le sens de ma démarche. J'aime voler, piquer, dérober, chaparder, détrousser, subtiliser. Avant de me condamner, ne trouvez-vous pas que celui qui se fait escroquer n'est qu'un imbécile ? Quand je chaparde, mes nerfs produisent une électricité qui se propage dans tout mon corps ! Ça étincelle dans mon cerveau ! Mes yeux s'illuminent ! Des jets d'éclairs palpitants traversent mon cœur ! Il me vient des sécrétions. Je suis en transe orgasmique ! Je jouis. D'ailleurs, en dehors du sexe, je ne connais rien qui me procure autant de plaisir. (Beyala, [2003] 2007 : 12).

Le personnage évolue au long d'une déchéance qui finit par la glorifier, passant d'abord comme simple consumériste du plaisir, produit d'une société de la propriété où il faut « prendre du plaisir », afin d'arriver à sa kénose complète dans son sacrifice pour les autres, découvrant les joies infinies de l'altérité, en devenant elle-même source dispensatrice de plaisirs, car « personne n'avait compris que faire l'amour est presque toujours l'expression d'un désespoir… » (Beyala, [1998] 1999 : 2). La folie qui s'empare du monde ouvre la voie à la sanctification. Telle est la conviction de son amant Ousmane :

> Il me dit que la folie est la forme supérieure de la sagesse ! Que c'est un don des dieux pour se rapprocher des mortels ! Que seuls les fous peuvent trouver les portes du paradis perdu ! Qu'eux seuls t'apprennent ce qu'aucun maître ni oracle ne te dira ! Qu'eux seuls sont dotés de pouvoirs magiques ! Qu'eux seuls sont proches du grand esprit et du mauvais esprit, parce que leur état mental ne leur permet pas de jouir de la grande influence qu'ils auraient eue sur l'univers, s'ils avaient été normaux […].
> Son raisonnement est si absurde que les hirondelles, dans les arbres, se moquent de cet homme, de toutes les extravagances humaines auxquelles je ne comprends rien, mais dont le poids alourdit déjà mon cœur d'adolescente. (Beyala, [2003] 2007 : 24-25).

Le fou symbolise l'avant-garde de la modernité, car il ne craint pas d'enfreindre les règles afin d'imposer son propre style à son environnement.

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

La folie est une marque distinctive, notamment en Afrique noire (Sow, 1978). Elle caractérise aujourd'hui la condition postmoderne dont l'excès de rationalisme précipite l'homme dans la plus extrême des irrationalités, à force de crises à répétition, et ce à l'heure de la mondialisation (Nkolo Fof, 2009 : 143-164).

L'argent élève un culte à la sexualité se faisant « fétiche ». Ce fétichisme verse dans l'idolâtrie. Telle est la prospérité du vice (Cohen, [2009] 2011). La commercialisation du plaisir et le marchandage des désirs mènent à la confusion des sens. La libéralisation du sexe, sous la conduite (in)consciente de la morale chrétienne qui survalorise par l'interdit (Onfray, [2008] 2009 ; Adler, 2000), élève alors en culte une sexualité débridée, conditionnant les rapports sociaux en fonction des rapports sexuels. À l'image d'Irène emportée dans une « triangulaire », l'homme, de plus en plus incapable d'assumer ses choix, voire d'en prendre, se plaît dans la *con*fusion, *con*fondant origines et fins, vivant à l'extrême des *con*fins :

> Je suis partagée entre la peur de mourir et le plaisir qui enflamme mon ventre. Les lèvres de Fatou dessinent des arabesques sur mon corps. Elle se promène en de lents gestes, sans s'attarder, comme si elle hésitait entre frugalité et prodigalité. J'ai envie de m'offrir à fond aux deux types de caresses. Mais, face à l'impossibilité d'un tel choix, je me laisse submerger, d'autant qu'elle miaule entre mes jambes. Son plaisir catapulte ma jouissance. Mon esprit se détache de mon corps. Il est si gigantesque qu'il occupe l'espace, se répand dans la ville, s'étale dans les magnifiques chambres d'hôtel climatisées où les Blancs et les Nègres riches s'adonnent à la joie de s'enrichir en forniquant en permanence. Les cloches d'une église résonnent… À la mosquée, l'imam tremble et s'accroche au minaret. Je meurs, je sais que je suis morte. (Beyala, [2003] 2007 : 47).

L'impossibilité du choix est cet irrationnel auquel finit par céder l'homme finalement malade de sa propre modernité. Dans l'extase, le sexuel devient expérience mystique, puisque les convulsions du corps libèrent l'âme (Larangé, 2010b) et la plongent dans une conscience en expansion, « globalisée », et ce par le biais de la pornographie, summum de l'industrialisation lucrative du sexe, abaissant l'humain à une chosification sexuelle. La caresse est précisément le « geste théologique » (Ouaknin, 1989) qui permet de lire et lier les sens et les émotions, dans une continuité discontinue, avec une bouche arrachée entre le désir de dire et de manger l'interdit (Larangé, 2009b). Religion du sexe et culte de l'argent. Tel est l'avenir

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

présent de l'À-fric, continent que l'Occident accule à se prosterner et à se prostituer devant le sexe de Mammon, symbolisé dans le « $ » en érection !

Religion et sexualité constituent donc des refuges dans un univers d'autant plus agressif qu'il se veut sécuritaire (Bauman, 2007) :

> Les gens se calfeutrèrent chez eux. Ceux qui croyaient en Dieu ramassèrent leurs bibles et leurs voix s'unirent aux grondements du tonnerre : « Pardonne-nous, Jéhovah ! ». Les impies attrapèrent les jupes de leurs femmes.
> [La] pluie s'adonnait à sa fureur, […] ailleurs on baisait ou récitait les Saintes Écritures en supputant sur la catastrophe finale […]. (Beyala, [1998] 1999 : 28).

L'eschatologie apocalyptique caractérisant l'urgence frénétique qui s'empare du monde globalisé entretient une vision morbide de la vie et une culture de la mort (Mafessoli, 2009) en contradiction avec l'élan vital des traditions ancestrales. Un mode de vie axé sur l'instant présent suppose l'effacement tant du passé que de l'avenir. *No future*. Ce constat légitime l'hédonisme aveugle d'un Occident mondialisé (Lipovetsky et Juvin, 2010) dont l'inconscient collectif poursuit pourtant son harcèlement et sa culpabilité. Pour s'affranchir de ses fautes, il faut couper ses racines et vivre au jour le jour. Règne suprême de l'éphémère (Lipovetsky, 1987). La réalité devient ainsi théâtrale dans un univers où le paraître prend le dessus sur l'être. Le phalanstère socialiste devient le réseau social par excellence où tout individu doit à la fois paraître transparent et visible, à force d'être référencé numériquement, et de se créer son propre mythe, personnel et égocentrique. Chacun est ainsi amené à « jouer » le rôle que la société lui accorde dans un État-spectacle permanent (Schwartzenberg, 2009 ; Debord, 1967). Alors que le théâtre sert, dans la culture indo-européenne, de médiation entre les individus et les divinités, notamment à travers la liturgie, cette médiation ne se réalise dorénavant plus et le média est sacralisé en soi (Larangé, 2011b). Exister aujourd'hui, c'est être médiatisé, autrement dit devenir une « star », une étoile. Néanmoins le théâtre, comme tout art du spectacle, garde son potentiel de fascination et sa vitalité en Afrique noire, notamment au Cameroun, et témoigne de son efficacité (Ambassa Betoko, 2010). Mais cette fascination relève encore du fétichisme sexuel (< lat. *fascinus*, effigie centrale dans la religion populaire latine sous forme de phallus).

Liaison et déliaison forment les symptômes de la pathologie sociale

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

du postmodernisme (de Rivoyre, 2001) : sexualité, religion et argent tissent des liens sociaux tout en exaltant un individualisme maniaque. Cette « philosophie de l'argent » qui permet au propriétaire de se « libérer » de la dépendance économique des autres l'oblige précisément à maintenir un commerce afin de ne pas « perdre » ses biens, et même de les faire fructifier (Simmel, [1900] 1999). De même, la libération des mœurs, qui « extériorise » l'accouplement, et le libéralisme religieux, qui « intériorise » la foi, tendent à « objectiver » son prochain, voire à le « fétichiser », de sorte qu'il devienne un vulgaire objet commercial, jouet aisément remplaçable. Les femmes trompées par leur mari vont consulter la Grand'mère de la jeune Tapoussière qui exerce comme marabout en lui payant des sommes (g)astronomiques, et en ânonnant :

> Je veux juste que tu me donnes le sexe de mon mari. Nous nous sommes mariés devant Dieu et ce que Dieu a uni, personne ne peut le défaire. (Beyala, [1998] 1999 : 78).

Mammon, Éros et Ecclesia finissent par former une Trinité dans l'imaginaire social en ce qu'ils constituent, tous les trois, des institutions inamovibles, car nul ne saurait penser une société dépourvue d'argent, de sexualité et d'autorité religieuse. Ils sont le triumvirat des nations. Extérieurement, ces trois instances semblent s'exclure, mais intérieurement elles se soutiennent mutuellement. Or la question de la paternité et de sa légitimité sont au cœur du malaise de la littérature francophone en ce qu'elle fonde tout sentiment d'identité (Larangé, 2010c).

Devenir littéraire du religieux en *postmodernie*

Trop longtemps les ethnologues et anthropologues, africanistes et sociologues des religions, ainsi que les hommes de culture ou d'État tels que Senghor, N'Krumah, Sékou Touré, Houphouët-Boigny ou Nyéréré ont défini l'Africain comme profondément, voire « incurablement » (Thomas et Luneau, [1969] 1995 : 1) religieux (Glélé, 1981 : 7). C'est un fait certes, mais qui évolue dans une Afrique qui est lessivée depuis des générations par le discours occidentalisé des médias. L'Afrique voit grand, alors que les discours médiatiques la réduisent à des caricatures, des clichés, des photos qui vantent et vendent autant son exotisme que sa misère. Certes, l'homme africain ne saurait généralement pas survivre à l'esseulement et sa religioCité

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

est avant toute chose la manifestation spirituelle d'un phénomène social, comme le laisserait sous-entendre l'étymologie égyptienne de *km.t* désignant non seulement la couleur noire mais aussi la collectivité (Diop, 1954). Car il est un être relationnel et il appartient nécessairement à des réseaux qui lui accordent ainsi son individualité selon la fonction qu'il exerce au sein des groupes. S'il ne se voit plus assez « grand », il dépérit, car la modestie n'est pas une valeur ancestrale, mais le fruit des importations coloniales (Trincaz, 1990). C'est pourquoi tout ce qu'il vit est hypertrophié.

La démesure est ainsi une particularité stylistique qui assure à l'Afrique un terreau privilégié pour l'expansion de la (post)modernité. L'hyperbole se manifeste à chaque coin de rue comme au tournant de chaque phrase. Une forme de spontanéité ontologique détermine le mo(n)de africain avec son génie de l'improvisation (Maurier, 2000). De même le grotesque est résolument inscrit dans la culture et trouve sa source dans la spiritualité. L'Afrique est par naissance « absurde » et l'écrivain€ vend sa « plume » pour « donner sens » à toute la cacophonie de ce continent noir en constante effervescence.

> Plus tard, mes mots batonmanioqués tenteront d'assembler ces instants pour donner un nom à l'absurde naïveté. Plus tard encore, je comprendrai que combattre l'absurde équivaudrait à tuer l'Afrique, à assassiner ses magies et ses mystères qui dominent notre civilisation aussi fortement qu'un fantasme collectif. (Beyala, [1998] 1999 : 71).

Cette inclination à l'extravagance verse évidemment dans l'impiété ostentatoire. En repoussant l'institution religieuse comme l'incarnation dictatoriale d'une patriarchie archaïque, l'homme postmoderne confirme sa « démon(d)isation », forme de déification et de glorification égocentriques, puisque son cynisme rejette la vanité du monde pour s'affirmer comme son unique et principal centre de gravité, son point « G », et ce au nom d'un hédonisme spirituel. Ainsi en est-il du Père Buze qui n'hésite pas à offusquer son auditoire en exaltant la nécessité de puiser abondamment dans les plaisirs de la vie et de fuir les contraintes morbides d'une vertu toute doctrinale :

> Le Père Buze a l'air morose. Ces dîners l'ennuient. D'ailleurs tout l'ennuie à part ses livres et ses enfants. Dire la messe, confesser, bénir, visiter ses ouailles, Dieu, tout lui semble lassant et inutile. Il y a des lustres qu'il ne prie plus et chaque fois qu'il le peut il fait dire la messe par l'un de ses abbés.

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

> Non qu'il n'ait plus la foi, bien au contraire, mais, franchement, tout cela l'emmerde au plus haut point « des foutaises ! » clame-il parfois. « Dieu s'en fout, mais alors, il s'en tape, il s'en tamponne le coquillart ! Toutes ces singeries, ces orémus, toutes ces cul-béniseries lui cassent les oreilles. Vos génuflexions, vos confessions hypocrites, vos cantiques geignards, vos offrandes de rats, depuis le temps que ça dure vous croyez qu'il n'en pas marre, le Bon Dieu ? Vivez donc, bande de veaux au lieu de prier ! » C'est ce qu'il hurle dans ces délicieux moments de saoulographie publique où pas si saoul que cela, il formule simplement avec délectation et à haute et intelligible voix ce qu'il pense. On lui pardonne et l'on est bien obligé. Pensez donc, une telle célébrité… (Essono, 2005 : 67).

La foi reste mais le mo(n)de de vie a changé sous le régime de la *postmodernie*, où espace (aire) et temps (ère) sont niés par le progrès technologique. Les mots se déconstruisent pour reformer de nouveaux maux, complexes, polysémiques, confondant la grâce de l'épiclèse avec la gratuité de l'intuition, des illuminations, voire des hallucinations. Le chaos s'est immiscé entre A et Ω, et certaines lettres ne s'y retrouvent plus. Le conte, si fondamental pour l'âme enfantine et son éducation, notamment dans la culture africaine (N'Dak, 1988), se transforme en un règlement de comptes, sciemment grotesque, sous les effets enivrants de la dérision occidentale et de l'*absurdissement* – expression de l'abrutissement auquel conduit la société de consommation qui s'avère être une *société de consumation* – à la Tex Avery. C'est pourquoi le roman *Bamako Climax* (2010) commence par un anti-conte où le plaisir élève des communautés inspirées par New Age, autour de gourou(s) tout autant ensorceleurs que mystificateurs :

> La jouissance étant désormais sa raison d'être, la Belle au bois dormant décida de demeurer dans la grotte, avec Idriss le Djinn de Koulikoro. Ils fondèrent un nouveau mandé sur les rives du fleuve Niger. Le royaume du plaisir devint rapidement puissant, attirant des hordes d'immigrés blancs en quête du point G. La lutte des races et des classes grondait. Dépassé par cet afflux, le couple impérial les chassa par charter, le Prince charmant en tête. « Qu'ils aillent s'astiquer chez eux », conclut sobrement la Belle au bois dormant, avant de s'abandonner à un nouvel orgasme, dans la grotte du point G. (Tchoungui, 2010 : 14).

En *postmodernie*, la déséducation est de rigueur, puisque les plus jeunes générations sont plus « au courant » de la réalité que leurs aînés, incapables de se désadapter des traditions, d'adopter des valeurs « fluides »

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

ou « fluctuantes » et de surfer sur les opportunités toutes plus virtuelles les unes des autres. Pourtant une certaine Afrique rêve encore de désoccidentaliser le monde (El Karoui, 2010) en lui rendant la monnaie de sa pièce. Ainsi Céleste, journaliste enceinte parcourant les pistes du Niger, rencontre-t-elle à la fin de son parcours des milices anarchistes, professant un « terrorisme VIP », formant des enfants-soldats à dose de LSD et de prières, afin de frapper l'argent là où il se trouve :

> Nous ne sommes pas des sauvages obscurantistes. Nous avons des érudits avec nous. Ce sont eux qui ont eu l'idée de s'inspirer de la secte des Assassins.
> Tous ceux qui nous humilient, qui veulent nous laisser plus bas que terre, au fond, c'est parce que nous leur faisons peur. Il existe encore sur cette planète corrompue un continent où les valeurs ne se limitent pas au dollar, une terre où l'on a compris avant tous les autres la nécessité de préserver l'interconnexion entre le vivant et les ombres, l'ici et l'au-delà, le futur et le passé. Sans ces liens invisibles, l'homme mourra, asphyxié par les gaz toxiques, l'avidité humaine, les voleurs de rêve, les éteignoirs professionnels. L'homme déconnecté est comme un avion sans ailes, une chrysalide sèche. Nous sommes les seuls à savoir étreindre la matrice qui nous a faits, nous serons les derniers à décliner et périr. Les derniers seront les premiers, chantent l'Évangile de saint Luc et Céline Dion. (Tchoungui, 2010 : 399-400).

La religioCité est le « retour (du) religieux » du lien politique et social. Seule le *numineux*, à la fois fascinant et terrifiant, sexuel et terrestre, attractif et répulsif, pourrait redevenir le ciment d'une foi qui n'est pas coutume. Mana et sacré, religion et magie, découlent de ce principe à la source des sentiments (Otto, 1917). Car les émotions li(s)ent la religioCité à la démocratie (Nussbaum, [2010] 2012). Retour du *numen* (Otto, 1931) essentiel à l'inconscient collectif (Jung).

Mais cette Afrique noire « maudite » par ses propres enfants (Konaté, 2010 : 21-32) ne peut apporter une lueur d'espoir que si elle (re)trouve les « bons mots » indispensables au monde, les mots d'amour et de tolérance, les mots maternels, afin que le métissage ne devienne pas un « mâle-tissage », un mauvais tissage soumis aux lois phallocrates d'une ploutocratie invisible, jouant sur des Orgasmes Généralement Modifiés, renvoyant ainsi le post-humain à sa grotte préhistorique, précipitant ainsi la fin de l'humanité (Fukuyama, 2002). Retour au giron maternel face aux échecs

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

inassumés de générations prométhéennes (Nussbaum, [2000] 2008 ; Maffesoli, 2010a).

En effet, la (re)découverte du Tout-Autre, à travers ses prochains, passe par les mots (Sauquet, 2007 : 209-251) car ils accordent « l'esprit à la lettre », permettant qu'Il se manifeste, et réalisant cette « intelligence » (< lat. *intus-lego*, lecture interne) au-delà des frontières, entre l'intérieur et l'extérieur, le passé révolu et le futur à venir, les ancêtres et les enfants, l'humain et le divin. Il s'agit alors de (re)venir à une (m)oralité africaine (Diop, 2012) puisque la crise africaine est une crise du langage (Kavwahirehi, 2009 : 95-116). Dans le village planétaire, les tribus nomades se (re)constituent avec des micro-mythes locaux (Maffesoli, 1988) et quotidiens (Maffesoli, 2011), non plus rassemblées par des croyances communes mais partageant des doutes et des méfiances solidaires à l'égard des grands et mielleux principes universels ou des autorités centralisatrices (Maffesoli, 2008). Retour, enfin, à un (ré)enchantement du monde (Maffesoli, 2007) par un retour artificiel et artificieux du temps (Maffesoli, 2010b).

L'a-venir de la théologie est dorénavant en (de)venir postmoderne. La théologie relève d'une science-fiction : elle correspond à l'imaginaire des sciences et des savoirs que la technologie suscite sous forme de fantasmes standardisés. Le Dieu des post-humains est un Dieu virtuel et automatisé, libéré du fardeau d'une humanité affranchie. Dieu n'a plus besoin de l'homme. Constat tragique autrefois, voire scandaleux. Cliché aujourd'hui, où l'humain même renvoie les hommes à un destin programmé et totalitaire. Il ne reste plus que les esprits. Souvenirs sans forme. Relents d'un passé fantasmé. D'où la remise en question d'une authentique espérance sous un régime postmoderne (Souletie, 2010).

La négativité qui caractérise cette né(o)théologie la rapproche des mystiques rhénans, notamment par sa propension à l'individualisme (Smith, 2006). En réaction à ce pessimisme d'époque, la religioCité des écrivaines franco-camerounaises promeut une ouverture à l'altérité à partir d'un altermondialisme fondé sur le métissage. Le christianisme et l'islam en ont été des prototypes, puisqu'ils ont tissé leurs réseaux sur des terreaux hétérogènes en s'adaptant également aux particularités locales, même si l'unification et le conformisme ont fini par s'imposer. La notion de pureté est aujourd'hui caduque. Tel est le constat que Grand'mère expose à Tapoussière qui deviendra la-petite-fille-du-réverbère et future écrivaine :

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

> Elle se savonna abondamment et, très emphatique, elle interrogea : « Où va le monde ? Quel sens a Dieu pour les hommes ? » Puis, dans une langue où se mêlaient celles des ancêtres, des pharisiens et des prophètes, elle m'expliqua que l'univers actuel allait vers sa décomposition ! Nous n'étions plus que de la tarte tartare, de molles holothuries et des disfractionnés de la cervelle ! À mesure qu'elle parlait, ses mains tremblotantes râpaient de plus en plus fort, passant et repassant sur ses bras, ses jambes, entre ses orteils, ses doigts, ses aisselles. Même le trou de nez n'échappa pas à la stupéfiante hygiène. (Beyala, [1998] 1999 : 149-150).

La manie de « l'hygiène » – tellement prisée par les eugénistes d'antan – qui se manifeste dans les sociétés (post)modernes dissimule l'incapacité à véritablement se purifier car toute généalogie se compose de générations exogènes (« ancêtres, pharisiens, prophètes), de mélanges crus et barbares (« tartes tartares »), dans une monstruosité indéfinie (« holothurie » : animal marin, au corps mou et oblong, à symétrie radiale, à la peau rugueuse, possédant un cercle de tentacules autour de la bouche), prometteuse en massacres (jeu de mot avec « holo-tuerie », qui tue tout) et en tares (jeu d'assonances avec « tartes tartares »). Rien ne peut plus nous nettoyer du chaos et de la furie programmés.

Le métissage trace donc la voie qui reste à arpenter pour éviter l'inévitable : que l'eschatologie postmoderne n'aboutisse à un chaos (K.O.) scatologique. L'écriture permet d'en tracer les linéaments au nom d'une (m)oraliture africaine en donnant la parole à tous sous la plume d'un seul, du griot, de l'*e*-mage postromantique, écrivain-public virtuel, qui forme son discours des emprunts des autres afin de spéculer sur les marchés, où la méditation profonde n'est plus qu'une opération hasardeuse dans un monde élargi en place publique. Le plagiat est de rigueur puisqu'il permet de « dérober l'homme » et d'abolir la propriété. La parole appartient à tous. Elle efface l'individu au profit du groupe. C'est l'essence même du *Blues*, où la tristesse démoniaque *sex*-prime dans un jazz singularisé.

Vol et v*i*ol se confondent car la propriété *inter*dite qui fonde la société post-capitaliste est un leurre. Nul ne possède plus rien et tous doivent accepter. C'est sur cette note désenchantée que se clôt *Blues pour Élise* (2010) :

> L'homme appliquait une main ferme sur la bouche d'Élise qui pleurait. Son agresseur s'était levé avec le sourire, avait accusé Élise de l'avoir attiré là. C'était à sa demande qu'il avait posé sa main sur ses lèvres, elle ne voulait

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

> pas que son plaisir alerte le gardien. Les coups assénés par Raymond n'avaient servi à rien. Le mal était fait. Le visage tuméfié, le cousin avait quitté les lieux en chancelant, disant que Raymond méconnaissait les traditions. Rien de ce qu'il pensait posséder n'était à lui. Pas même sa femme. Tout appartenait à la famille. Non seulement il avait le droit de prendre cette femme, mais il ne pouvait accepter que sa parole soit mise en doute. (Miano, 2010 : 184).

Le retour aux traditions n'en est pas un. Il s'agit seulement d'une (re)construction fantasmée d'un temps et d'un espace qui n'existent plus. La religioCité qui règne dans les tribus n'est plus ce « lieu » effacé où rien ne pouvait se faire « sans éveiller le courroux des ancêtres et briser cette chose filandreuse qu'on appelle le respect des aînés » (Beyala [1998] 1999 : 129-130). Ancêtres et aînés y sont des usurpateurs : au nom des « traditions », ils imposent de nouveaux rituels, sans fondement autre que la trahison et l'hérésie, manifestations égocentriques d'une foi sans coutume.

La religiosité africaine qui prenait sa source dans le culte des ancêtres et l'élan vital, la *muntu*, fondant ainsi culture (Jahn, 1958) et humanité (Kahoto wa Kumwimba, 1974 ; Eboussi Boulaga, 1977 ; Ruwa'ichi, 1990), a aujourd'hui laissé sa place, dans le grand village planétaire, à une religioCité différente, aussi bien inquiétante aux yeux des anciennes générations que séduisante pour les nouvelles. La laïcité française n'a pas sécularisé la francophonie, mais a transformé les imaginaires religieux. La démesure postmoderne penche alors vers l'un de ces deux extrémismes : un hédonisme enivré par une nébuleuse spiritualiste, ou un intégrisme réactionnaire, violent et paranoïaque qui prétend défendre l'humanité contre un système totalitaire.

La (post)modernité, si férue de technologie, confond spiritualité et virtualité, plongeant l'humain dans une confusion chaotique qui brasse les clichés et lieux communs amplifiés, multipliés, hypertrophiés, puis élevés comme modèles culturels, afin de nourrir la machine économique tout en formatant la société à coups de sensations contradictoires, d'innovations illusoires, d'effacement des différences naturelles et de production de distinctions artificielles. À force de crises et de dépressions, l'animal politique tend à devenir une bête économique, consacrant son propre culte sur l'autel de la sexualité et de l'argent, se fuyant soi-même dans le jeu incessant des spectacles du monde.

Les écrivaines franco-camerounaises qui ont la possibilité de monter

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

sur la scène parisienne sont les hérauts d'une spiritualité altermondialiste, qui prône le retour à une simplicité volontaire, le métissage social et culturel, l'abandon de toute compétition frénétique, et l'adoption d'une (m)oralité littéraire capable de réenchanter le monde francophone, malgré sa proche date de péremption (Provenzano, 2011).

Bibliographie

Adler, Alfred, *Le pouvoir et l'interdit : royauté et religion en Afrique noire*, Paris, Albin Michel, coll. Science des religions, 2000.

Ambassa BETOKO, Marie-Thérèse, *Le Théâtre populaire francophone au Cameroun (1970-2003) : langage – société - imaginaire*. Paris, L'Harmattan, 2010.

Appadurai, Arjun, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, tr. Françoise Bouillot, Paris, Payot, [1996] 2005.

Bauman, Zygmunt, *Le coût humain de la mondialisation*, trad. Alexandre Abensour, Paris, Hachette, coll. Pluriel, [1998] 2009.

Bauman, Zygmunt, *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, tr. Christophe Rosson, Paris, Hachette, coll. Pluriel, [2003] 2008.

Bauman, Zygmunt, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, tr. Laurent Bury, Paris, Seuil, [2003] 2007.

Beyala, Calixthe *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, J'ai lu, coll. Roman, [1987] 2006.

Beyala, Calixthe, *La petite fille du réverbère*, Paris, J'ai lu, coll. Roman, [1998] 1999.

Beyala, Calixthe, *Femme nue femme noire*, Paris, J'ai lu, coll. Roman, [2003] 2007.

Biyogo, Grégoire, *Histoire de la philosophie africaine : le berceau africain de la philosophie*, Paris, L'Harmattan, coll. Recherche & Pédagogie, 2006.

Bujot, Bénézet, *Introduction à la théologie africaine*, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2008.

Chérif Keïta, Cheick Mahamadou, *Massa Makan Diabaté : un Griot mandingue à la rencontre de l'écriture*, Paris, L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 1995.

Cohen, Daniel, *Femme nue femme noire*, Paris, Librairie Générale de France,

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

coll. Livre de poche, [2009] 2011.
Debord, Guy, *La société du spectacle*, Paris, Bucher-Chastel, 1967.
Diop, Cheikh Anta, *Nations nègres et culture : de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Éditions africaines, coll. Présence africaine, 1954.
Diop, Samba, *Oralité africaine : entre esthétique et poétique*, Paris, L'Harmattan, 2012.
Eboussi Boulaga, Félix, *La crise du Muntu : authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1977.
El Karoui, Hakim, *Réinventer l'Occident : essai sur une crise économique et culturelle,* Paris, Flammarion, coll. Champs actuel, 2010.
Essono, Brigitte Ondoa, *Soland Blues*, Paris, Le Manuscrit, 2005.
Fame Ndongo, Jacques, *Le prince et le scribe : lecture politique et esthétique du roman négro-africain post-colonial*, Paris, Berger-Levrault, coll. Monde en devenir, 1988.
Faye, Anne Béatrice, « Les mouvements féministes africains interrogent le christianisme africain », In : *La théologie et l'avenir de la société : cinquante ans de l'École de Kinshasa*, éd. Léonard Santedi Kinkupu, Paris, Karthala, 2010, pp. 271-288.
Fukuyama, Francis, *Our posthuman future: consequences of the biotechnology revolution*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2002.
Glélé, Maurice Ahanhanzo, *Religion, culture et politique en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine/Economica, coll. Politique comparée, 1981.
De Groot, C.N., « Three types of liquid religion », *Implicit Religion* n°11, pp. 277-296, 2008.
Jahn, Janheinz, *Muntu : Umrisse der neoafrikanischen Kultur*, Düsseldorf, E. Dietrich's, 1961.
Javeau, Claude, *Les paradoxes de la postmodernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
Kahoto wa Kumwimba, Mwilambwe, *Muntu, animisme et possessions : réflexions*. Lubumbashi, Le Mont noir, coll. Objectif, 1971.
Kalamba Nsapo, Sylvain, *Une approche afro-kame de la théologie*, Paris, Menaibuc, 2005.
Kattan, Naïm, *Le réel et le théâtral*. Montréal, MHM, coll. Constantes, 1970.
Kavwahirehi, Kasereka, *L'Afrique entre passé et futur : l'urgence d'un choix public d'intelligence*, Bruxelles, Peter Lang, 2009.
Konaté, Moussa, *L'Afrique noire est-elle maudite ?*, Paris, Fayard, 2010.
Larangé, Daniel S., « Le Pari(s) littéraire des écrivaines franco-

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

camerounaises », *La Tortue verte* n°3, 2011 (a), pp. 66-79.
Larangé, Daniel S., « Pour un discours social postmoderne : phénomène de média(tisa)tion et d'intermédia(lisa)tion dans l'écriture franco-camerounaise: les exemples de Calixthe Beyala et Léonora Miano », *Dialogues francophones* 17, 2011 (b), pp.127-149.
Larangé, Daniel S., « La *négrattitude* féminine : l'éternel féminin face à l'effacement des gen(re)s », *Dialogues francophones* n°16, 2010 (a), pp. 213-226.
Larangé, Daniel S., « D'un érotisme mystique aux enfers de la pornographie : désirs et plaisirs dans l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala », *Francofonía* n°59, 2010 (b), 122-143.
Larangé, Daniel S., « Du pays d'où l'on part au pays où l'on vient… Calixthe Beyala, expatriation et quête d'identité », *Francofonia* 58, 2010 (c), pp. 121-138.
Larangé, Daniel S., *L'Esprit de la Lettre : pour une sémiotique des représentations du spirituel dans la littérature française des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouvertures philosophiques 2009 (a).
Larangé, Daniel S., « La caresse : pour une sémiotique du geste théologique. Une lecture épidermique », In : *Effets de peau : la peau pour le dire*, Catherine Barboni, Alain Gavaudan et Marie-Pascale Regnard (éds.), Marseille, Solal, coll. Valfor en thèmes, 2009 (a), pp. 65-72.
Lipovetsky, Gilles et Juvin, Hervé, *L'Occident mondialisé : controverse sur la culture planétaire*, Paris, Grasset, 2010.
Lipovetsky, Gilles, *Métamorphoses de la culture libérale : éthique, médias, entreprise*, Paris, Liber, 2002.
Lipovetsky, Gilles, *L'empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.
Mafesoli, Michel, *La passion de l'ordinaire : miettes sociologiques*, Paris, CNRS, 2011.
Mafesoli, Michel, *Matrimonium : retour à l'essentielle nature des choses*, Paris, CNRS, 2010 (a).
Mafesoli, Michel, *Le temps revient : formes élémentaires de la postmodernité*, Paris, Desclée De Brouwer, 2010 (b).
Mafesoli, Michel, *Apocalypse*, Paris, CNRS, 2009.
Mafesoli, Michel, *La République des bons sentiments et autres écrits de combat*, Paris, Embrasure, coll. Factuel, 2008.
Mafesoli, Michel, *Le réenchantement du monde*, Paris, La Table Ronde, 2007.
Mafesoli, Michel, *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les*

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

sociétés de masse, Paris, Méridiens-Klincksieck, coll. Sciences Humaines, 1988.
Maurier, Henri, *La religion spontanée : philosophie des religions traditionnelles d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 2000.
M'Bemba-Ndoumba, Gaston, *La folie dans la pensée Kongo*, Paris, L'Harmattan, 2010.
Meinrad, Pierre Hebga, *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouvertures philosophiques, 1998.
Miano, Léonora, *Blues pour Élise*, Paris, Plon, 2010.
Miano, Léonora, *Afropean Soul et autres nouvelles*, Paris, Flammarion, 2008 (a).
Miano, Léonora, *Tels les astres éteints*, Paris, Plon, 2008 (b).
Ndachi Tagne, David, *Roman et réalités camerounaises,* Paris, L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 1986.
N'Dak, Pierre, *Le conte africain et l'éducation*, Paris, L'Harmattan, 1988.
Nzesse, Ladislas et Dassi, M. éds. , *Le Cameroun au prisme de la littérature africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique (1990-2006)*, Paris, L'Harmattan, coll. Cameroun contemporain, 2008.
Nkolo, Fof, « La mondialisation, la mémoire et notre être-à-venir », In : *La philosophie et les interprétations de la mondialisation en Afrique*, éd. Ebénézer Njoh-Mouellé, Paris, L'Harmattan, coll. Cameroun.
Nussbaum, Martha Craven, *Les émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXIe siècle ?* tr. Solange Chavel, Paris, Climats, [2010] 2012.
Nussbaum, Martha Craven, *Femmes et développement humain : l'approche des capabilités*, trad. par Camille Chaplain, Paris, Des Femmes/ Antoinette Fouque, [2010] 2012.
Onfray, Michel, *Le souci des plaisirs : construction d'une érotique solaire*, Paris, J'ai lu, coll. Essais, [2008] 2009.
Otto, Rudolf, *Das Gefühl des Überweltlichen : Sensus Numinus*, München, C.H. Beck, 1931.
Otto, Rudolf, *Das Heilige: über das Irrationale in der Idee des Göttlichen und sein Verhältnis zum Rationalen*, Breslau, Trewendt und Granier, 1917.
Ouaknin, Marc-Alain, *Lire aux éclats : éloge de la caresse*, Paris, Lieu commun, 1989.
Provenzano, François, *Vies et mort de la francophonie : une politique française de la langue et de la littérature*, Paris, Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2011.

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)

Rivoyre, Frédéric de, « Face à la déliaison », in *Psychanalyse et malaise social : désir du lien ?* Frédéric de Rivoyre (éd.), Paris, Érès, 2001, pp. 29-38.
Ruwa'ichi, Thaddeus, *The constitution of Muntu : an inquiry into the eastern Bantu's metaphysics of person*, Berne, Peter Lang, coll. Europäische Hochschulschriften, 1990.
Sauquet, Michel, *L'intelligence de l'autre : prendre en compte les différences culturelles dans un monde à gérer en commun*, Paris, Charles Léopold Mayer, 2007.
Schwartzenberg, Roger-Léon, *L'État spectacle 2 : politique, casting, média*, Paris, Plon, 2009.
Simmel, Georg, *Philosophie de l'argent*, tr. Alexandre Abensour, Paris, PUF, coll. Quadrige, [1900] 1999.
Sloterdijk, Peter, *Règles pour le parc humain*, tr. Olivier Mannoni, Paris, Mille et Une Nuits, [1999] 2000.
Smith, James K.A., *Who's Afraid of Postmodernism? Taking Derrida, Lyotard, and Foucault to Church.* Grand Rapids (Mich.), Baker Academic, 2006.
Souletie, Jean-Louis, « L'espérance dans la postmodernité », in *La théologie et l'avenir de la société : cinquante ans de l'École de Kinshasa*, éd. Léonard Santedi Kinkupu, Paris, Karthala, 2010, pp. 337-350.
SOW, Alfâ Ibrahim, *Les structures anthropologiques de la folie en Afrique noire*, Paris, Payot, 1978.
Tchoungui, Élisabeth, *Bamako climax*, Paris, Plon, 2010.
Thiers-Thiam, Valérie, *À chacun son griot : le mythe du griot-narrateur dans la littérature et le cinéma d'Afrique de l'Ouest*, Paris, L'Harmattan, 2004.
Thomas L.V. ET Luneau, René, *Les religions d'Afrique noire : textes et traditions sacrées*, Paris, Stock, [1969] 1995.
Trincaz, Jacqueline, *Colonisations et religions en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1990.
Tsobgny, Brigitte, *Quand la forêt parle*, Paris, Acoria, 2002.

BDD-A27400 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:34:05 UTC)